



Personnalité hors normes et pianiste de génie, Miguel Angel Estrella met depuis toujours son art au service des plus humbles et des peuples opprimés. Un engagement qu'il paiera au prix fort sous la dictature argentine. Habité par une foi et un amour indéfectible pour les siens, il remonte pour l'ACAT aux origines profondes de son combat. Une lutte ancrée dans les terres ancestrales de son Argentine natale et dans les valeurs de partage, d'entraide et de liberté qui imprègnèrent son enfance.

L'héritage familial et l'enfance à Tucumán

Ma grand-mère maternelle était paysanne et habitait dans un petit hameau pauvre, mais très riche en culture – la culture des ancêtres. Les peuples originaires, dès mes trois ou quatre ans, faisaient donc partie de mon quotidien [...] Ma mère était une femme d'une sensibilité rare. Elle aimait la poésie, elle lisait beaucoup. À 16 ans, elle était déjà maîtresse d'école et avait créé une bibliothèque dans ce hameau perdu. Moi, j'ai hérité de tout ça. Je me souviens tout petit qu'elle faisait lire les paysans trois fois par semaine ; elle a même créé un groupe de théâtre. Les peuples originaires font donc partie de mon ADN. Mon père était un poète d'origine libanaise et sa langue maternelle était donc l'arabe, un arabe très littéraire. Comme il a été élevé en Bolivie, il parlait un espagnol très pur. Il était chrétien, mais il était socialiste aussi. À l'époque, c'était interdit, et il est devenu un leader de la jeunesse. Il a appris qu'on allait le tuer en Bolivie. Il s'est échappé par la montagne, a traversé la Cordillère et est arrivé en Argentine [...] Avec ma mère, ça a été un coup de foudre total. Mon père lui a dit : « Tu es sûrement la femme de ma

Miguel Angel Estrella

vie, mais je n'ai rien à t'offrir, sauf la poésie et mon amour. Mais je n'ai rien, je n'ai pas de papiers, je suis un illégal ». Tout ça a un lien avec mes futurs combats parce que, dans mon histoire familiale, il y avait le sens de la discrimination chez des gens très catholiques. La discrimination raciale, je déteste ça, c'est contraire à ma nature.

Ma mère était allée à Tucumán qui était la ville de ses rêves parce qu'il y avait une université. Elle nous disait : « Ton père et moi pensions à vous, aux enfants. Nous voulions qu'ils naissent dans une ville où il y a une université pour que vous puissiez faire ce que nous n'avons pas pu faire » [...] À partir de six ans, on nous amenait donc à Tucumán pour l'école et c'est là que j'ai petit à petit découvert le piano [...] Dans ces cadeaux qu'Evita envoyait aux enfants de l'époque, j'ai reçu un petit clavier. Villafaña, le grand maître des marionnettes en Argentine, vivait chez nous et écrivait des pièces pour les marionnettes avec mon père. On allait chez des paysans jouer pour des enfants qui n'avaient jamais vu de marionnettes de leur vie. Moi, j'accompagnais en musique. J'ai encore dans mes oreilles, dans mes yeux, la joie de ces enfants ! La créativité, l'invention, pour nous, était quelque chose de naturel.

L'art au service de la communauté

Ma vie, dès tout petit, était de chanter et de danser les danses populaires. Je montais dans les arbres, très haut, et je chantais comme si j'étais au Carnegie Hall devant des milliers de spectateurs ! Et j'ai toujours, depuis long-

« La musique est une force »

temps, compris que la musique était une force. Depuis tout petit, ma grand-mère me disait : [...] « Je vois que tu es né pour la musique. Quand je t'entends avec ta jolie voix monter dans les arbres les plus hauts et chanter, tu sais que ça, c'est prier 100 fois car ça arrive directement à Dieu. » [...] Dieu t'a donné une grâce. C'est pour que tu la partages avec tout le monde, de la même manière que quand tu chantes sous les eucalyptus et que Dieu t'entend. Par ça, il entend. La prière ? Pas toujours. ». Ça, c'était une chose inoubliable. Dans ma famille, il y avait ce sens du partage [...] Avec mon frère et notre cousin, nous retournons au moins trois fois par an dans ce lieu de notre enfance, à Vinara. J'y ai fondé un grand siège de « Musique Espérance »¹ avec des cours de danse, de soutien scolaire, des cours de musique, de théâtre : l'art au service de la communauté.

« Il ne se passe pas un jour sans que je Lui parle »

Je suis profondément chrétien et il ne se passe pas un jour sans que je ne parle à Jésus. C'est un besoin spirituel que j'ai de Lui confier des choses qui m'arrivent. Il est mon quotidien. Quand je joue du piano, sur le pupitre, je Lui pose des questions, même musicales parfois ! [...] Je joue pour mes morts, pour des gens que j'aime, c'est ma façon de prier la plus profonde. Apparaît une musique et les rythmes de la mélodie correspondent à la personne pour qui je prie. C'est le côté magique de ma première enfance. Ce petit patelin de Vinara est un lieu où les choses les plus extraordinaires peuvent arriver, où tout est possible. C'était notre Macondo² à nous.

Suivre le meilleur de soi-même

Je crois qu'il faut suivre, quand on l'a trouvé, le meilleur de soi-même. Pour moi, cela concerne toujours l'amour : pour mes enfants, pour mes petits-enfants, pour mes amis. La fidélité et la gratitude pour des gens qui m'ont aidé, savoir accepter l'autre, accepter les différences, qu'il n'y ait plus de racisme dans le monde. Ce sont des défis. À l'âge que j'ai, je dois être de plus en plus tolérant, essayer de comprendre et de faire réfléchir celui que j'ai

en face de moi. [...] J'ai horreur de la victimisation et je ne me suis jamais senti une victime. Je crois que j'ai eu une vie très belle et une énergie pour faire tout ce que j'avais envie de faire [...] Quand je parle à ma femme, qui est partie jeune, je lui dis : « Je t'aime et je sais que nous allons nous retrouver [...] Mais je ne suis pas pressé de partir parce que j'ai encore beaucoup de choses à faire. » Et tout ça, sans aucune culpabilité.

La Palestine membre de l'UNESCO : une grande victoire

Grâce à l'UNESCO et en tant qu'ambassadeur de bonne volonté³, j'ai fait, en 1989, une incursion dans le monde arabe et j'ai commencé à imaginer l'Orchestre pour la paix⁴ avec des chrétiens arabes, des musulmans et des juifs. Au moment de voter à l'UNESCO pour un État palestinien, il y a deux ans, le monde arabe m'a choisi comme homme de la situation : « Tout le monde connaît ton histoire avec le peuple juif. Tout le monde sait que tu n'as pas une ombre d'antisémitisme, que tu es chrétien, alors aide-nous [...] Ce serait bien que tu ouvres la séance et que tu racontes pourquoi tu veux un État palestinien. » J'ai donc raconté beaucoup de choses sur la diaspora juive en Argentine et sur ce qui me lie au peuple juif, des choses très fortes. Puis j'ai dit : « Mais ça, vous le connaissez tous, l'histoire du peuple juif et sa souffrance. Il y a beaucoup moins sur la tragédie palestinienne [...] Vous ne pouvez pas imaginer la détresse dans laquelle vit ce peuple dans les camps palestiniens. Le mur, les checkpoints permanents, les absurdités de la politique de l'État d'Israël qui ne fait qu'engendrer à nouveau un antisémitisme par cette voie du totalitarisme. Parce que la Palestine est un site occupé, de plus en plus, avec de plus en plus de colonies. » Et on a remporté la votation !

« Je n'étais pas seul, ils étaient des milliers... »

La torture, le fait de châtier physiquement ou de violer fait partie des pires crimes. J'ai des camarades qui ont été violés parce qu'ils étaient militaires et qu'ils faisaient partie de la guérilla. Après les avoir torturés, ils les ont fait violer

par des subordonnés, tout simplement parce qu'ils étaient de gauche. La torture est un des fléaux d'aujourd'hui, pratiquée presque dans le monde entier. Je crois donc que l'ACAT est quelque chose de nécessaire parmi les organisations qui se battent pour les droits de l'homme.

L'Argentine a un rapport très particulier avec l'ACAT ; c'est un rapport d'amitié car elle a été la seule organisation qui a continué à manifester pour les disparus après l'arrivée de la démocratie [...] L'ACAT, c'est quelque chose de très important pour moi. À ma libération en 1980, lorsque je suis arrivé à l'aéroport à Orly, il y avait les gens de l'ACAT. Cela fait partie des institutions que je ne connaissais pas, mais j'étais très heureux de savoir qu'il y avait des personnes qui se battaient contre la torture.

Dans la prison où j'étais en Uruguay, pendant l'une des séances de torture, ils m'ont dit : « Ça fait trois jours que nous t'avons enlevé et que tu ne donnes aucune information, rien du tout. Tu racontes des choses car nous te posons des questions, mais nous avons ta fille. Elle a sept ans et nous tous, nous allons la violer » [...] Ils ont mis une cassette avec une voix d'enfant qui disait : « Sauve-moi, papa ! ». Je m'adresse à Jésus et lui dis : « Non, mon Père, non, pas ça. Pas ça ! ». Il m'a entendu parce qu'ils ont repassé la cassette j'étais dans un tel état de folie pendant ces séances de torture et j'ai compris que ce n'était pas la voix de ma fille, que c'était un enfant plus jeune que ma fille [...] On ne pouvait rien voir, je n'ai vu personne pendant toutes les séances de torture. On avait du coton, un bandeau et une cagoule et on était nus, enchaînés au dos, aux pieds et aux jambes. Je les reconnaissais par la voix. J'entendais ceux qui me torturaient et j'entendais toujours la même voix qui me questionnait. Je tenais bon grâce à la prière et au monde magique de ma première enfance. Ma prière dérangeait beaucoup les tortionnaires parce que je priais comme un fou. Alors, à un moment donné, alors qu'ils me frappaient, qu'ils me pendaient pendant des heures, ils m'ont dit : « Cesse de prier, toi, parce qu'ici, Dieu, c'est nous et c'est nous les maîtres de la vie et de la mort. Tu ne collabores pas. On peut échapper à la mort si on collabore, mais pas toujours. Tu es seul avec nous. Seul, seul, seul ! » Ils me répétaient ça et moi j'entendais ma femme qui me disait : « Tu es des milliers, mon amour ! ». Et, dans l'autre oreille, une voix en français, celle de Nadia Boulanger (qui fut mon maître de piano) qui me disait : « Tiens bon, mon garçon ! » Et

c'était vrai qu'ils étaient des milliers : deux jours après ma disparition, des comités s'étaient créés à partir du Venezuela, dans toute l'Amérique du Nord et dans presque toute l'Europe. Même en Russie, il y avait des comités [...] C'est énorme la gratitude que j'ai pour eux.

Je n'ai aucune colère ou envie de vengeance, je veux la vérité : « Où sont les disparus ? Où les avez-vous enterrés ? Pourquoi avez-vous fait ça ? » Ça, c'est notre combat de vérité et justice. Je n'ai jamais voulu faire partie des hommes et des femmes qui passaient des années à poursuivre un individu parce qu'ils savaient que cet individu faisait partie du groupe qui avait enlevé quelqu'un de leur famille. Quand j'ai été libéré, une Mère de la place de Mai m'a dit : « Écoute, il faut que tu profites d'être célèbre dans le monde et que tu poursuives ceux qui t'ont torturé et qui t'ont enlevé », etc. J'ai dit : « Non, je ne suis pas fait pour ça. J'ai deux priorités absolues. Jusqu'à mon dernier jour, je témoignerai de tout ce que j'ai vu, de ce qu'on a fait à d'autres et de ce qu'on fait sur nous encore. Mais, mes deux priorités sont : terminer d'élever mes enfants et redevenir le pianiste que j'étais. Si je dois aller dans tous les tribunaux du monde entier, je ne pourrai pas déjeuner avec mes enfants, je ne pourrais pas leur préparer le repas comme mon père le préparait pour nous. Non, ils ont besoin de beaucoup d'amour, ils ont beaucoup souffert. Deux ans et demi de séparation, c'est beaucoup pour des enfants de cet âge. Donc, il faut que je sois un papa présent et un père "père" ». •

1. Fondée en 1982 et reconnue par l'UNESCO, « Musique Espérance » œuvre à « mettre la musique au service de la communauté humaine et de la dignité de chaque personne ; de défendre les droits artistiques des musiciens et de travailler à construire la paix ».

2. Village fictif, théâtre du roman de Gabriel Garcia Marquez, *Cent ans de solitude*.

3. Précédemment ambassadeur de bonne volonté, Miguel Angel Estrella est délégué permanent de l'Argentine auprès de l'Unesco depuis 2003.

4. Créé en 1999 avec « Musique Espérance » et l'Unesco, l'Orchestre pour la paix est composé de 40 jeunes musiciens d'origine juive, musulmane et chrétienne. En 2004, il s'est produit à l'UNESCO pour le 30^e anniversaire de l'ACAT.